

Patricia Godbout

Bientôt trente ans de traduction poétique à la revue *Ellipse*

Créée à la veille des années soixante-dix, *Ellipse* a su, tour à tour, suivre de près l'actualité et s'en distancer pour partir à la recherche des racines poétiques des deux Canada.

Qui s'intéresse à la traduction poétique au Canada risque de tomber plus tôt que tard sur un numéro de la revue *Ellipse*. Depuis bientôt trente ans, cette revue semestrielle présente dans chaque livraison un choix de textes en traduction dans l'œuvre de deux poètes, l'un de langue française, l'autre de langue anglaise, qui sont jumelés pour la circonstance. Sur la page de gauche, on trouve le poème original, avec la traduction en regard sur la page de droite. En outre, un texte sert à présenter chacun des deux auteurs à son nouveau public lecteurs. L'objectif global n'est pas tant de repérer ressemblances ou dissemblances entre poètes francophones et anglophones que de favoriser la diffusion de leurs œuvres dans une autre langue, la traduction étant elle-même implicitement comparaison.

Jusqu'à tout récemment, la revue avait toujours en couverture sa maquette d'origine, élégante et classique, conçue par le poète et graveur Roland Giguère. Sur fond blanc se découpait simplement une ellipse, qui fut déclinée au fil des ans en tous les coloris du nuancier (*and then some!*). Le fondateur de la revue, le poète et traducteur D. G. Jones, raconte qu'au moment où l'idée de fonder une revue de traduction poétique lui trottait par la tête, il est tombé par hasard sur la traduction anglaise d'un poème de Guillevic intitulé justement « Ellipse ». Il y était question de cette figure tiraillée sur son parcours « entre deux centres qui s'ignorent/ou qui s'en veulent » (*Ellipse I*, automne 1969, p. 3). C'était une figure qui collait bien au contexte canadien, selon Jones, entre autres « parce qu'elle incluait l'idée que les deux cultures puissent créer une configuration d'ensemble, un espace imaginaire qui dépasse et englobe chacun des deux cercles ».

À cette époque, Doug Jones avait déjà publié quelques recueils de poèmes et enseignait la littérature canadienne comparée à l'Université de Sherbrooke, dans le cadre du programme de maîtrise créé quelques années plus tôt par son collègue et voisin de North Hatley, le romancier, comparatiste et joueur de cornemuse

Ronald Sutherland. Depuis plusieurs années, Jones avait découvert avec bonheur les poètes québécois des années cinquante – Gaston Miron, Paul-Marie Lapointe, Fernand Ouellette et les autres –, mais en préparant son cours de poésie canadienne comparée, il avait été à même de constater qu’il n’existait à peu près rien en traduction. Frank Scott avait bien traduit quelques poèmes d’Anne Hébert et de Saint-Denys Garneau, et on pouvait lire des morceaux choisis d’Émile Nelligan et d’Alain Grandbois dans les traductions anglaises de P. F. Widdows et de Peter Miller, mais cela s’arrêtait là.

Faire connaître l’autre côté du miroir

Ainsi, Jones, qui s’était lui-même mis à la traduction depuis peu, avait le sentiment qu’il s’écrivait au Québec un grand nombre de livres passionnants que personne, ou presque, dans l’autre langue, ne connaissait. Pour les faire connaître, il fallait les traduire. « *Il était aussi pas mal évident, ajoute-t-il, que très peu de gens au Québec connaissaient les poètes du Canada anglais, et je me disais qu’il y avait des choses intéressantes de côté-là aussi!* »

À la même époque, Sheila Fischman, qui avait travaillé dans le milieu de l’édition à Toronto et habitait aussi North Hatley, était traductrice débutante : elle travaillait à la version anglaise de *La Guerre, Yes Sir!* De son ami Roch Carrier, livre qui allait lancer sa brillante carrière de traductrice littéraire. (Elle a traduit en anglais plus de trente romans d’auteurs québécois réputés, tels Marie-Claire Blais, Jacques Poulin et Michel Tremblay.) Elle fut tout de suite captivé par ce projet de revue. Jones en parla également à Joseph Bonenfant, professeur de littérature québécoise à l’Université de Sherbrooke, de même qu’à un de ses étudiants de maîtrise, Richard Giguère, qui suivait alors avec grand enthousiasme son cours de poésie canadienne comparée. Ils furent tous deux emballés par le projet (et devinrent plus tard tour à tour directeurs de la revue). Ne restait plus qu’à trouver des fonds... qui arrivèrent bientôt dans une enveloppe, sous la forme d’un chèque personnel de 5.000\$, de la part du propriétaire du *Montréal Star*, M. McConnell, à qui Jones avait écrit et qui trouvait l’idée géniale!

À peu près au même moment, à l’insu de Doug Jones, John Glassco, poète et traducteur, était en train de mettre la dernière main à une importante anthologie

de poésie canadienne-française en traduction (*The Poetry of French Canada in Translation, 1970*). Il avait fait appel à bon nombre de ses amis poètes pour traduire les textes d'une cinquantaine de poètes francophones. De son côté, Philip Stratford, alors professeur à l'Université de Montréal et traducteur, était en train de colliger la première version de ce qui allait devenir sa *Bibliographie de livres canadiens traduits de l'anglais au français et du français à l'anglais*. Quand Doug Jones les contacta l'un et l'autre pour leur parler du lancement d'*Ellipse*, Glassco lui offre des traductions qui paraîtront quelques mois plus tard (avec quelques variantes) dans son anthologie, et Phil Stratford soume des traductions faites dans un de ses cours par des étudiants, dont plusieurs allaient devenir des auteurs et traducteurs reconnus comme Charlotte Côté Melançon, Robert Melançon et Pierre Nepveu, qui fut d'ailleurs directeur de la revue de 1973 à 1975.

Cette convergence d'intérêt, à la fin des années soixante, pour la traduction de la littérature québécoise, de la part d'intellectuels anglophones vivant au Québec, n'est pas fortuite. Ce fut en effet une formidable période d'ébullition culturelle et de turbulence politique qui aiguïsait chez les anglophones un appétit à l'égard du québec, de sa culture et de son histoire. Devant la montée du mouvement souverainiste notamment, explique Sheila Fischman, « *on a eu l'impression que le Canada anglais s'était gratté la tête en disant : Mais d'où ça vient tout ça? Et beaucoup de gens croyaient qu'ils pourraient trouver dans la littérature des réponses à certaines questions.* » Ce qui était tout aussi évident, précise Richard Giguère, c'est que « *cet élan de curiosité était surtout à sens unique, car à l'époque, l'intérêt des Québécois pour la littérature canadienne-anglaise était minimal, pour ne pas dire inexistant* ». Cette situation, note-t-il toutefois, a changé depuis, comme en fait foi la vague récente d'intérêt de la part des milieux culturels québécois envers des romanciers canadiens-anglais comme Michael Ondaatje, timthey Findley ou Trevor Ferguson.

L'année 1970 fut bien remplie pour la nouvelle équipe d'*Ellipse*, qui publia quatre numéros présentant en traduction des textes aussi marquants de la poésie québécoise que « La marche à l'amour » de Miron et le « Speak White » de Michèle Lalonde. Le premier numéro de 1971 est également digne de mention, puisqu'à l'initiative de Sheila Fischman, *Ellipse* serre alors de très près la bouleversante actualité des événements d'octobre 1970, en publiant des textes de

Paul Chamberland, Nicole Brossard et d'autres, auxquels font écho ceux d'Eli Mandel ou d'Al Purdy. En plus d'exprimer sa solidarité envers ses amis écrivains emprisonnés en vertu de la *Loi des mesures de guerre*, comme Gaston Miron et Gérald Godin, *Ellipse* voulait ainsi montrer aux Québécois qu'il y avait aussi de la sympathie au Canada anglais. « *Bien entendu*, dit Sheila Fischman, *ce sont de bien grands mots pour une si petite revue, mais on travaille avec les moyens qu'on a, et c'est un document qui reste.* »

Par la suite, sous la direction du regretté Larry Shouldice notamment, il y eut des numéros beaucoup plus loin de l'actualité, qui retournaient en arrière pour présenter ou redécouvrir des poètes du début du siècle. « *Avec nos traductions d'Archibald Lampman ou d'Albert Lozeau*, admet Doug Jones, *nous étions loin de faire les manchettes!* » Ce travail n'en était pas moins des plus utiles, ajoute-t-il, car ce mouvement de va-et-vient entre poètes d'hier et d'aujourd'hui a permis d'esquisser petit à petit un portrait des deux corpus poétiques et de constituer un important réservoir de traductions, maintenant rendu plus accessible sur Internet. Or, cette accessibilité accrue coïncide avec un intérêt croissant chez les universitaires pour la traduction littéraire. Ainsi, la pertinence d'*Ellipse*, actuellement dirigée par Monique Grandmangin et Charly Bouchara, réside aujourd'hui davantage dans l'importance de l'outil de recherche qu'elle constitue et continue d'enrichir.

La traduction poétique est-elle possible?

Lancer une revue de traduction poétique ou y collaborer, c'est forcément répondre par l'affirmative à la fameuse question : la traduction poétique est-elle possible? En effet, pour certains, le fond et la forme sont à tel point indissociable dans un poème que ce qui se perd en traduction, c'est précisément la poésie. Mais pour d'autres, traduire un poème, c'est un peu comme transposer pour la guitare une pièce musicale pour piano : difficile, peut-être, mais pas impossible. Et puis, de toute façon, explique Sheila Fischman (qui ne traduit pas de poésie, mais qui s'est néanmoins mesurée aux nombreuses figures de style émaillant la prose des romanciers), « *les langues sont bien différentes, et ce n'est pas la peine de*

s'arracher les cheveux pour autant. Il faut accepter ça et composer avec, et c'est d'ailleurs là que résident le plaisir et le défi de faire une traduction. »

Quand à lui, Doug Jones, qui est toujours membre du comité de rédaction de la revue, sait bien que les lecteurs d'*Ellipse*, souvent eux-même traducteurs, vont et viennent entre l'original et la traduction. Mais il croit néanmoins qu'un poème en traduction devrait pouvoir se lire comme un poème, tout en demeurant fidèle à l'original. *« C'est selon moi un idéal, mais il arrive que, pour faire un poème, on ait à faire des entorses plus ou moins douloureuses au sens littéral de l'original. On peut aussi choisir de rester le plus près possible du poème à traduire, mais alors la traduction ne se tient pas toujours comme poème : ça reste souvent aussi plat qu'une galette. Pour certaines personnes, il est important de conserver et de faire passer autant que possible, dans la traduction, l'étrangeté de la langue de départ. Mais cela produit souvent des effets bizarres que la plupart des éditeurs ne sont pas prêts à publier... Il y a donc un vaste territoire à explorer par les traducteurs. »*

Source : *Circuit*, n° 61, 1998, p. 10-11.